

SOUVENIRS

DU LIEUTENANT GÉNÉRAL

COMTE

MATHIEU DUMAS.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. LE LIEUTENANT GÉNÉRAL
COMTE MATHIEU DUMAS.

BRIÈVE DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES, ou Essais Historiques
sur les campagnes des années 1799 à 1807, avec Cartes
et Plans, 19 volumes in-8° et 8 Atlas in-folio oblong.
Treuttel et Würtz:

**HISTOIRE DE LA GUERRE DE LA PÉNINSULE ET DANS LE MIDI
DE LA FRANCE**, depuis l'année 1807 jusqu'à l'année 1814,
écrite d'après les documents les plus authentiques, par
le lieutenant-colonel NAPIER; traduction revue, corrigée
et augmentée de notes, par M. le lieutenant général
Comte MATHIEU DUMAS. In-8°. Tomes I à X. Treuttel
et Würtz.

HISTOIRE D'ESPAGNE, depuis sa première période jusqu'à la
fin de 1809, traduite de BIGLAND, et continuée jusqu'en
1814, par M. le Comte MATHIEU DUMAS. 3 vol. in-8°.
Firmin Didot.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES.
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

SOUVENIRS
DU LIEUTENANT GÉNÉRAL
COMTE
MATHIEU DUMAS,

DE
1770 A 1836

PUBLIÉS PAR SON FILS.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN DES PRÉS, 9.
AMBROISE DUPONT, RUE VIVIENNE.
M DCCC XXXIX.

SOUVENIRS

DU LIEUTENANT GÉNÉRAL

C^{TE} MATHIEU DUMAS.

LIVRE SEPTIÈME.

Dispositions pour ma sortie de Paris. — Arrestation à Yvetot.
— Embarquement. — Arrivée et séjour en Angleterre. — Retour en France. — Établissement au Havre. — Persécutions pendant la terreur. — Fuite et sortie de France. — Arrivée en Suisse. — Établissement en Suisse. — Le drame intitulé Une nuit du comité de salut public. — Mémoire adressé au prince de Saxe-Cobourg. — Mémoire adressé au ministre d'Espagne en Suisse. — 9 thermidor. — Rentrée en France. — Nouvelles persécutions.

Si, contre le cri de ma conscience et déviant de mes principes, j'avais pu me laisser tenter par les propositions qui m'étaient faites, et chercher une garantie dans ma réélection, les

III.

I



avis salutaires de mon collègue d'Espinassy m'auraient préservé de cette faute et de cette erreur. A mesure que nous approchions du 20 septembre, jour assigné pour la dernière séance de l'assemblée, mon ange tutélaire redoublait de vigilance, et m'assurait que j'étais observé et suivi. Il me pressait de demander mon passe-port au président Cambon. Celui-ci, mon compatriote, ne voulut jamais, quelques motifs que je fisse valoir, céder à mes instances. Ce ne fut que la veille de la dissolution que je parvins à l'obtenir. D'Espinassy me dit qu'il avait été convenu qu'on ne délivrerait des passe-ports aux membres de l'opposition constitutionnelle que le plus tard possible, parce qu'on redoutait encore leur influence dans les départements : il voulut m'accompagner au bureau des expéditions, et me dit en y entrant : « Regardez, sans qu'il y paraisse, l'homme qui nous suit, et qui certainement n'est pas un député. » Cet individu, que je fixai, resta dans le bureau, jusqu'à ce que j'eusse signé mon passe-port, et je le trouvai à la porte de la salle lorsque j'y rentrai pour la dernière fois, et pour faire apposer la signature du président.

Dès ce moment, je ne m'occupai plus que des moyens de me rendre en sûreté au Havre, où j'étais attendu par ma famille, et où mon ami le

comte Charles Lameth avait aussi conduit la sienne. Celui-ci venait de courir un grand danger. Après le départ de son frère Alexandre Lameth qui, proscrit et poursuivi en même temps que le général la Fayette, avait, comme lui, été forcé de quitter l'armée et le territoire français, Charles, ayant obtenu un congé du maréchal Luckner, se dirigeait sur le Havre, quand il fut arrêté à Barentin, et conduit dans les prisons de Rouen. Il était tombé dans les mains de la même bande qui peu de jours auparavant avait arrêté et massacré le respectable duc de la Rochefoucauld, membre de l'assemblée constituante, et président du directoire du département de la Seine. Théodore Lameth obtint avec beaucoup de peine que le comité de surveillance fit un rapport sincère sur cette arrestation illégale, et ce ne fut que dans les séances du 19, la veille de la dissolution de l'assemblée, que le rapport fut présenté. Théodore en appuya lui-même la conclusion avec beaucoup de courage et de dignité. Le décret portait seulement que « le pouvoir exécutif prendrait les mesures que sa sagesse lui dicterait pour que M. de Lameth ne fût exposé à aucune voie de fait dans la maison d'arrêt où il était détenu. » C'en était assez pour protéger son frère contre les violences dont il était menacé, et les rapports que MM. de La-

meth avaient conservés avec Danton, par suite de services personnels qu'ils lui avaient rendus dans les premiers temps de la révolution, servirent à faire rendre la liberté à mon brave compagnon d'armes. Rassuré pour le moment sur le salut des trois frères, mes meilleurs amis, je me séparai de Théodore, qui n'était pas individuellement poursuivi. J'exprimai de mon mieux ma vive reconnaissance à mon loyal collègue d'Espinassy, et je me retirai dans mon logement au dépôt de la guerre, place Vendôme, sans m'apercevoir que je fusse observé. Tout était prêt pour mon évasion. Mon frère Saint-Fulcrand m'avait fait expédier à l'administration des subsistances un faux passe-port, sous le nom d'un inspecteur des vivres. Ma chaise de poste, attelée avec mes chevaux, et mon fidèle postillon m'attendaient avec mon valet de chambre à la porte Maillot. Je ne m'arrêtai au dépôt de la guerre que le temps nécessaire pour mettre en ordre quelques papiers que je remis entre les mains de mon excellent ami, le colonel Reynier de Jarjayes, que j'avais fait nommer directeur adjoint, et qui devait me remplacer et diriger pendant mon absence les travaux des ingénieurs géographes. Je sortis seul de l'hôtel, par la porte de derrière, rue Neuve du Luxembourg; je gagnai les Champs-Élysées; je ne fus point arrêté

à la barrière, et ne fis aucune rencontre jusqu'à la porte Maillot, où je montai dans ma voiture. Je fus conduit avec la plus grande vitesse possible jusqu'à la poste de Nanterre, où, sur l'exhibition de mon faux passe-port, je pris des chevaux de poste, et renvoyai mon postillon avec mes chevaux devenus sa propriété. Là, je recommandai à mon valet de chambre, Philippe, excellent courrier, de gagner de l'avance, et surtout de ne pas se laisser dépasser, de bien payer les postillons, et de ne s'engager dans aucune querelle. Malgré cette prévoyance, en arrivant à la poste de Vernon vers une heure du matin, j'entendis une vive discussion entre Philippe et un courrier qui m'avait atteint, et qui, sous le prétexte qu'il courait par ordre du gouvernement, força le maître de poste à lui donner le bidet déjà préparé pour mon courrier. Cet incident me donna peu d'inquiétude. Toutefois, en arrivant à Rouen, au lieu de descendre à la poste, je me fis conduire chez M. Lemaitre, directeur des subsistances militaires, pour lequel j'avais une lettre de recommandation, et qui m'accueillit avec toute sorte de prévenances. Après deux heures de repos, on m'y amena des chevaux de poste, et je continuai ma route sans obstacles jusqu'à Yvetot.

Là, je fus arrêté par un poste de garde natio-